

RÉSUMÉS DES COMMUNICATIONS

Xavier LAFON, *La colonisation romaine aux IV^e-III^e siècles avant J.-C. : une nouvelle conception de la ville?*, p. 7-17.

Cette note introductive entend rappeler les diverses formes de colonisation développées par Rome, dans le cadre de la conquête de l'Italie. La hiérarchie des statuts, établie à l'époque augustéenne, peut nous induire en erreur pour ces périodes où se multiplient les expériences institutionnelles et urbanistiques. Il convient également de prendre en compte l'ensemble des questions posées par la défense du territoire. Des formes urbaines élémentaires et donc apparemment proches, cachent des conceptions de la ville (y compris comme organe politique) très différentes. Cette variété ne doit pas être sous-estimée quand on entreprend de comparer les réalisations contemporaines dans les différents secteurs géographiques retenus pour ce colloque.

Stephan FICHTL, *Les origines du phénomène urbain dans le monde celtique*, p. 19-29.

Dès le début du II^e siècle, on assiste à la mise en place, dans plusieurs régions du monde celtique transalpin, d'une organisation du territoire qui se traduit par le passage d'un habitat dispersé (fermes isolées) à un nouveau concept : celui de l'habitat groupé, qui s'accompagne d'une spécialisation des activités et parfois d'une organisation interne raisonnée. La phase ultime de cette évolution du territoire est la fondation des *oppida*, dans le dernier tiers du II^e s. av. J.-C. La présentation de quelques sites majeurs (Manching, Titelberg,

Variscourt, Villeneuve-Saint-Germain) démontre que la structuration interne de ces agglomérations relève de volontés urbanistiques, mises en œuvre dès la fondation des sites. Le phénomène des *oppida* ne relève pas directement d'influences extérieures, mais constitue avant tout l'aboutissement d'un processus interne au milieu celtique.

Henri BROISE et Vincent JOLIVET, *Un habitat fortifié étrusque d'époque hellénistique : le cas de Musarna*, p. 31-37.

Le site de Musarna, fondé au tout début de l'époque hellénistique à la frontière orientale du territoire de Tarquinia, permet d'aborder concrètement, et de manière globale, les questions posées par la romanisation d'un site étrusque entre la fin du IV^e siècle et le dernier siècle de la République. Cette contribution rassemble de manière extrêmement synthétique les résultats des fouilles et des prospections géophysiques qui se sont déroulées sur le site depuis 1983 : conformément au projet initial d'étude globale du site, il s'agit de données relatives à l'urbanisme orthogonal de la cité, aux constructions publiques et privées mises au jour, à son système défensif complexe, à ses nécropoles et à la restitution du paysage agraire qui l'environnait. Cet ensemble de données constitue moins un « modèle » qu'un « cas », qu'il était intéressant de confronter à celui des habitats ibères ou vénètes contemporains, eux aussi marqués, à l'origine, par une forte spécificité culturelle, et également exposés à l'avancée militaire et politique de Rome.

Anne-Marie, ADAM *L'habitat en zone rhétique*, p. 39-50.

La zone des Alpes centrales (versants italien et autrichien) présente, pour la question des origines du phénomène urbain en Europe moyenne, un intérêt particulier. Région de contacts par excellence, elle a livré de nombreux exemples d'habitats groupés pour lesquels on peut proposer le qualificatif de «proto-urbain», à partir de la réunion de différents critères : présence d'aménagements collectifs (citerne, rempart, sanctuaire), indices de planification. C'est surtout sur le versant sud des Alpes qu'on trouve, à partir du V^e s., des signes d'organisation raisonnée de l'habitat (par exemple Fai della Paganella et Sanzeno, dans le Trentin). On évoque pour terminer le cas de Côme (*Comum oppidum*) et des contradictions apparentes entre sources écrites et sources archéologiques.

Michel BATS, *Les colonies massaliètes de Gaule méridionale : sources et modèles d'un urbanisme militaire aux IV^e-III^e s. av. J.-C.*, p. 51-64.

À travers les exemples d'Agde et surtout d'Olbia de Provence, on propose de replacer le plan et la fonction de ces colonies massaliètes, qualifiées d'*epiteichismata* par Strabon, dans un contexte général d'urbanisme militaire, développé aux IV^e s. et III^e s. av. J.-C. aussi bien dans les forteresses du monde grec (Attique, Epire, Pont-Euxin ou Orient) que dans les *coloniae civium romanorum* (Ostie, Minturnes, Pyrgi...) avec des adaptations lisibles tant dans l'enceinte et ses portes que dans l'organisation interne de l'habitat.

Henri TRÉZINY, *Urbanisme grec, urbanisme indigène dans le Midi de la Gaule*, p. 65-77.

Après une présentation rapide de l'état des connaissances sur les plans d'urbanisme de Vélia et d'Olbia de Provence, on examine les données récentes sur la topographie de Marseille. On propose la co-existence d'un urbanisme archaïque à maille étroite (22 m) dans le quartier du Panier, et d'un plan à maille plus large (35 m?) dans le quartier hellénistique de

la Joliette. La différence se retrouve sans doute dans la dimension des lots et, peut-être, dans une hiérarchisation sociale des habitats. Le plan urbain d'Arles, au moins dans le quartier du Jardin d'Hiver, se rapproche beaucoup de ces quartiers marseillais, et s'oppose à ce que nous savons des oppida indigènes du Midi, même si l'étude de quelques cas particuliers (Nages en Languedoc, Pomarico en Lucanie) montre la variété des expériences et la difficulté des interprétations.

Francisco GRACIA ALONSO, *Datos para el análisis del concepto de espacio público en los oppida ibéricos : templos, edificios comunitarios y almacenes*, p. 79-111.

El estudio de la arquitectura se basa en el análisis de los componentes ideológicos que la definen y condicionan. En las estructuras jerarquizadas y pre-estatales ibéricas, el sistema urbanístico de los *oppida* y la organización del territorio circundante son el resultado de una categorización predeterminada que refleja la ideología que sustenta tanto la estructura política como las diferencias sociales existentes entre las clases o grupos que integran una estructura de poblamiento. Junto a la relectura de la iconografía y la arquitectura funerarias, las diferencias sociales consecuencia de su aplicación en el lenguaje arquitectónico se ejemplifican en los espacios públicos de los poblados, tanto de carácter económico (almacenes) como religioso (templos) o político (edificios comunitarios). La arquitectura debe comprenderse no tan sólo como una representación del poder emanado del prestigio de los grupos dirigentes, sino como un sistema de potenciación y mantenimiento de las realidades económicas ejemplificadas en las corveas o prestación voluntaria del trabajo comunitario.

Carmen ARANEGUI GASCÓ, *Casas, despensas y almacenes en la arquitectura ibérica. Siglos III-II a.C.*, p. 113-132.

Planteamiento de la evolución del tráfico de mercancías entre el 300 y el 100 a.C. a partir de la tipología arquitectónica ibérica.

De acuerdo con la hipótesis de la participación de los iberos en la redistribución comercial por vía terrestre se advierten una serie de situaciones consecutivas. En los siglos V y IV a.C. hay establecimientos exclusivamente comerciales que conforman una red que atraviesa la península Ibérica desde el área mediterránea hasta las regiones suroccidentales donde está el yacimiento mejor documentado, en Cancho Roano. Las mercancías concentradas en estos lugares son sobre todo ánforas pùnicas, ánforas ibéricas y cerámica ática. Este sistema se abandona al final del siglo IV a.C.

En el siglo III se aprecia una evolución de los espacios de almacenaje, ahora vinculados a un *oppidum* y con diferencias regionales. Hay almacenes de rango urbano y otros domésticos, propios de mayoristas y de minoristas, entre los que circulan ánforas ibéricas principalmente. La romanización introduce un nuevo modelo de almacenes de comercio.

Pierre MORET, *Premières formes d'urbanisme dans l'Ibérie du second âge du Fer*, p. 133-157.

Cette communication propose, d'un point de vue essentiellement architectural, un bilan sur le développement du phénomène urbain en Ibérie méditerranéenne, de la Catalogne à l'Andalousie, aux IV^e et III^e siècles av. J.-C. Sont examinés les techniques de construction, la diversité des formes d'habitat groupé selon les régions, la taille des agglomérations, les fortifications, les plans régulateurs, les équipements collectifs, l'architecture sacrée et les lieux de pouvoir. Il ressort de l'enquête que l'expression monumentale du pouvoir se déploie le plus souvent en dehors des agglomérations, dans les nécropoles et les sanctuaires, voire dans des résidences fortifiées isolées. La modestie des bâtiments publics ne signifie pas, cependant, que l'Ibérie n'ait pas connu à cette époque un véritable urbanisme, notamment sur le littoral méditerranéen et dans la vallée du Guadalquivir.

Dominique GARCIA, *Dynamique et composantes urbaines en Gaule méridionale aux IV^e-II^e siècles avant J.-C.*, p. 159-176.

En Gaule méridionale, la dynamique ur-

baine est la conséquence du développement des contacts entre les populations locales et les sociétés classiques, en particulier les Phocéens implantés à Marseille à partir de 600 avant J.-C. Les IV^e-II^e siècles avant J.-C. constituent la phase de représentation maximale de l'habitat groupé en Gaule méridionale. L'observation de la dynamique urbaine à partir des études spatiales permet de saisir le développement de ce phénomène d'agrégation de l'habitat et par là même de structuration territoriale des sociétés gauloises. L'étude des composantes urbaines autorise une meilleure définition des caractéristiques propres – strictement indigènes ou empruntées au monde gréco-romain – des formes d'habitat préromaines. Au terme de cette étude, plus qu'un rejet ou une pâle adaptation des formes urbaines méditerranéennes – grecques ou romaine –, le plan des villes protohistoriques apparaissent comme le résultat d'une remarquable assimilation de nouveaux concepts urbains – empruntés ou élaborés sur place – et leur transcription selon une conception originale de l'espace bâti.

Sandrine AGUSTA-BOULAROT, *Maîtrise de l'eau et installations hydrauliques en Gaule du Sud (IV^e-II^e s. avant J.-C.)*, p. 177-225.

L'inventaire des installations hydrauliques de Gaule du Sud (IV^e-II^e s. av. J.-C.) permet de dresser un tableau significatif. D'une part, l'on constate que, si les agglomérations de type indigène possédaient assez fréquemment des installations d'évacuation des eaux pluviales, elles possédaient rarement de véritables égouts, ou des installations hydrauliques d'approvisionnement en eau, y compris sur des sites qui présentaient par ailleurs des témoignages manifestes de leurs échanges avec l'extérieur.

Le tableau des fondations grecques du Midi de la Gaule est plus contrasté : *Olbia* présente par exemple des caniveaux et un puits, ce qui est peu en comparaison de sa cité-mère, Marseille, qui se dota très tôt de multiples installations hydrauliques, certaines monumentales.

Une place à part est accordée à *Glanon* :

cet *oppidum* indigène se pourvut au II^e s. av. J.-C. de véritables monuments des eaux qui trahissent l'apport de techniques, hydrauliques et architecturales, gréco-italiques.

Pascal ARNAUD et Maurice MORÉNA, *À la recherche d'Antipolis grecque : l'apport des opérations récentes*, p. 227-250.

L'étude d'un certain nombre de découvertes récentes et la cartographie des lieux connus à Antibes pour avoir livré ou pas de la céramique pré-impériale fine suggèrent de localiser l'agglomération grecque sur une large colline du château, sur l'emplacement de l'agglomération indigène du premier âge du Fer, et d'en dater la fondation peu après celle d'Olbia, dans le dernier quart du IV^e s. On ne peut toutefois dans l'état de nos connaissances exclure formellement l'hypothèse formulée par M. Bats d'une ville grecque située le long de la mer au sud du thalweg, cette zone étant actuellement mal documentée.

Michiel GAZENBEEK, *Les oppida de la Ligurie occidentale : état de la question*, p. 251-275.

Les Alpes-Maritimes sont connus pour les centaines d'enceintes inventoriées depuis le XIX^e siècle. Cependant, elles ne sont pas toutes protohistoriques. Une relance récente de l'étude de ces structures, notamment à travers la réévaluation des fouilles anciennes souvent inédites et de nouvelles recherches sur le terrain, permet de proposer une synthèse des données actuellement disponibles sur les sites de hauteur de l'âge du Fer. Il s'agit ici, de dégager des tendances dans l'implantation géographique des sites, leur superficie et l'architecture notamment des enceintes et des constructions spécifiques (tours monumentales). Concernant la dynamique de l'implantation des sites, un certain nombre de jalons de création et d'abandon peuvent être proposés. Enfin, une confrontation des données avec les textes antiques doit permettre de mieux comprendre l'impact des événements du II^e-I^{er} s. av. n. ère sur la dynamique des *oppida*.

Daniele VITALI, *La Cispadana tra IV e II secolo a.C.*, p. 277-292.

L'esame della documentazione archeologica relativa ai secoli IV e III a.C. mostra che il carattere dell'organizzazione territoriale in Cispadana è profondamente mutato rispetto alla situazione di V secolo. I centri urbani hanno perduto qualunque importanza politica ed economica nell'organizzazione e strutturazione della regione. Il popolamento sparso *katà kòmas* sottolinea l'importanza dell'economia rurale che con le nuove etnie insediatesi in Cispadana riorganizza i territori con una gerarchia di centri sottolineata anche dalle fonti storiografiche antiche.

Anna CERESA MORI, *Il caso di Milano*, p. 293-306.

I risultati degli scavi effettuati negli ultimi vent'anni consentono di tracciare un quadro delle origini della città, dell'abitato celtico e della sua trasformazione in colonia latina e poi in municipio romano, mettendo in discussione le precedenti interpretazioni che volevano la città fondata *ex nihilo* secondo schemi programmatici ortogonali. L'analisi del deposito archeologico del centro storico di Milano mostra la presenza di vasti interventi di bonifica e ristrutturazione nel periodo della romanizzazione, che hanno cancellato i resti degli insediamenti precedenti, lasciandone solo sporadiche tracce. Esse sono però sufficienti per ipotizzare un'evoluzione della città da centro protourbano nel periodo Golasecca IIIA (V secolo a.C.), con la funzione di tramite tra l'Etruria Padana e i paesi transalpini, ad *oppidum* celtico. L'avvio del processo di urbanizzazione secondo modelli centroitalici, voluto dall'élite locale sotto la spinta della penetrazione culturale romana, sembra da porsi nella seconda metà del II secolo a.C.

Jacopo ORTALLI, *Precedenti locali e discrimine romano nell'urbanizzazione della Cispadana tra IV e II sec. A.C.*, p. 307-335.

La trattazione analizza le caratteristiche degli insediamenti urbani dell'Emilia Romagna

tra il IV e il II sec. a.C., periodo che vide alternarsi, e spesso convivere, diverse genti, quali Etruschi, Umbri, Celti e quindi Romani, impostisi da ultimi con il dominio e la piena urbanizzazione della Cispadana.

In particolare sono presi in esame i centri di Rimini, Sarsina e Bologna, emblematici sia per la loro importanza storica sia per aver recentemente goduto di significative ricerche archeologiche.

Si è dunque rilevato come al precedente modello urbano di matrice etrusca i Celti contrapponevano forme di stanziamento meno evolute ma comunque attente alla preservazione dei preesistenti caposaldi territoriali, fenomeno cui si accompagnò la creazione di nuovi poli insediativi da parte degli Umbri.

Importante è pure il precoce interesse manifestato dai Romani verso la regione, che poté portare alla costituzione di stabili stanziamenti anche vari decenni prima della fondazione delle colonie.

Claudio NEGRELLI, *Il primo stanziamento di età romana a Bologna: materiali da scavi urbani*, p. 337-346.

Le sequenze di scavo esaminate, riguardanti due siti del centro storico di Bologna, consentono di affrontare con dati nuovi il problema della prima romanizzazione della città tra la fine del III secolo a.C. e gli inizi del successivo. Le attestazioni ceramiche, comprendenti anfore, vasellame comune e ceramica a vernice nera, mostrano un panorama di non facile inquadramento, nel quale si ritrovano da una parte collegamenti con il III secolo a.C., e dall'altra richiami ad orizzonti di cultura materiale più tipici del II. Si delinea così un momento produttivo che, finora quasi trascurato dalla letteratura scientifica, sembra assumere tratti specifici ed autonomi, in linea con quanto evidenziato dagli ultimi studi di insieme sull'argomento.

La ricerca, di carattere preliminare, si concentra per il momento su problemi squisitamente cronologici, nella consapevolezza tuttavia che soltanto l'analisi completa delle associazioni potrà contribuire ad evidenziare le caratteristiche socio - economiche di queste

produzioni, appartenenti ad un periodo chiave per la storia della romanizzazione della regione padana.

Luigi MALNATI, Luciano SALZANI e Giuliana CAVALIERI MANASSE, *Verona: la formazione della città*, p. 347-378.

Lo studio affronta il problema delle origini di Verona, partendo da un esame delle fonti antiche, che attribuiscono la città ai Celti oppure ai Reti. Sulla base degli scavi più recenti, tanto a Verona in sinistra Adige, quanto sul colle di Montorio e alle sue pendici, si è potuto ricostruire la formazione del centro antico preromano e le alterne vicende che hanno portato dapprima ad una occupazione del colle di S. Pietro presso Verona, da parte di gruppi protoveneti, poi alla costituzione di un importante centro veneto a Montorio, attestato da una ricca necropoli di VII e VI secolo a.C. Dal V secolo gli scavi mostrano l'inserimento dei due insediamenti nella cultura di Magrè, attribuibile a Reti o agli Euganei, poi, soprattutto nel III secolo la costituzione di un *oppidum* dei Cenomani a Verona.

Elena DI FILIPPO BALESTRAZZI, *Cerimonialità socio-politica e formazione della città nel Veneto preromano: Padova, Este ed altri luoghi. Continuità e discontinuità tra protostoria e romanizzazione*, p. 379-407.

I dati emersi soprattutto da scavi e ricerche recenti (sul controllo delle acque, la cintura dei santuari e la distribuzione delle necropoli) rivelano l'esistenza di un'organizzazione non casuale degli spazi sia all'esterno sia all'interno degli insediamenti veneti fin dalla fine del VI-inizio del V secolo a.C. Non si ha però ancora una chiara percezione del sistema ideologico, che dava forma a tali comunità, né si sono individuate strutture architettoniche specifiche collegabili all'espressione del potere politico. Documenti epigrafici e figurati testimoniano però regole precise e forme di una cerimonialità religiosa e socio-politica assai complessa. Le scene della situla Benvenuti rivelano forme di sovranità impegnata nelle consuete funzioni politiche di chi governa una

città. Il linguaggio figurativo veneto guida anche a capire i cambiamenti che, dal IV secolo, portarono all'evoluzione della società e della «città» veneta. È soprattutto da questo momento che stele funerarie figurate, nuove per tipologia e iconografie, spesso con forti accenti grecanici, mutarono il paesaggio delle necropoli di quella *Patavium*, che il racconto liviano sulla vicenda di Cleonimo aiuta oggi a pensare in tutta la sua nuova dimensione sociale, politico-religiosa e artistico-monumentale. Nel contempo elementi diversi, emergenti soprattutto dai santuari, indicano in un fenomeno di forte regionalizzazione del potere politico, la nuova posizione socio economica del sito di Este.

Sara SANTORO BIANCHI, *I villaggi d'altura del Friuli fra IV e II sec. a.C.*, p. 409-443.

Negli ultimi anni le conoscenze relative all'archeologia friulana sono notevolmente aumentate. Ciò ha portato a modificare l'interpretazione del popolamento antico dell'area, in particolare per il periodo fra IV e II sec. a.C. Resta tuttavia aperto il problema della celtizzazione della regione montana e della discontinuità fra insediamento d'altura protostorico e romano. Viene qui esaminato il dibattito critico relativo e i dati archeologici, partendo dagli esiti dei castellieri del Carso, dagli insediamenti dell'Isontino, dalla rete di santuari di pianura e finendo con l'esame puntuale degli insediamenti d'altura, di cui viene individuata ipoteticamente una gerarchia di sistema. Dall'analisi emerge l'omogeneità delle tipologie e tecniche edilizie abitative ed il ruolo gerarchizzante affidato all'apparato difensivo. La persistenza insediativa è tuttavia solo apparente, più come ricorrenza topografica che come effettiva continuità, sia nel IV sec. a.C. che all'avvento della romanizzazione.

Margherita TIRELLI, *Lo sviluppo urbano di Altinum e Opitergium in età tardo-repubblicana: riflessi dell'integrazione tra Veneti e Romani*, p. 445-460.

Data al VII secolo a.C. la nascita di Altino, insediamento ubicato ai margini settentrionali della laguna veneta, all'interno di una particolare situazione ambientale che ne determinerà nei secoli lo sviluppo urbanistico. La costruzione della via Annia nel 153 a.C. segna l'avvio del processo di romanizzazione. In epoca immediatamente successiva ha inizio l'impostazione della necropoli relativa, sviluppatasi lungo entrambi i lati del tracciato dell'asse viario. Sono databili tra fine II e I secolo a.C. numerose tombe e monumenti funerari iscritti. Nel medesimo arco cronologico si inquadra un incisivo intervento di sistemazione dell'assetto idraulico-ambientale del territorio circostante, e la prima monumentalizzazione della città di cui è significativo esempio la costruzione della porta-approdo.

Più conosciuto è l'aspetto urbanistico di Oderzo nel corso dell'età del ferro, contraddistinto dalla presenza di due imponenti assi stradali interni, diversamente orientati, che ne appaiono condizionare lo sviluppo successivo. Nel settore urbano nord-occidentale sono venuti in luce i resti di due abitazioni di prestigio che presentano tra III e II secolo a.C. un analogo sviluppo planimetrico. La monumentalizzazione del centro, conseguente in questo caso all'apertura, nel 148 a.C., della via Postumia è documentata dalla costruzione di una prima area forense e di un *macellum*, cui si accompagna una riorganizzazione territoriale definita da un reticolo di fossati.

Le note ghiande missili che riportano in formula bilingue il nome degli opitergini, rinvenute ad Ascoli Piceno, documentano infine la partecipazione di reparti veneti provenienti da Oderzo all'assedio di Ascoli Piceno nel corso della guerra sociale, tra il 90 e l'89 a.C.